

FEUILLETON DU "SAMEDI" 29 JUILLET 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

TROISIÈME PARTIE

LE RACHAT DU PASSÉ

I. — DEUX ANS APRÈS

(Suite)



— Et nous roulions toujours d'un trot très rapide...

— Oui, le marquis de Prades ne sera plus l'inutile, l'oisif, le désœuvré d'autrefois. Le marquis de Prades sera un homme illustre qui aura rendu à son pays des services que celui-ci ne pourra plus oublier. Et si alors, ma chère Clotilde, ma chère petite Suzanne, vous pleurez encore, ce ne sera plus que de fierté, ce ne sera plus que d'orgueil, en entendant les acclamations dont son nom sera salué !

Et M. de Belleruche continuait à parler avec de plus en plus de feu, avec de plus en plus d'enthousiasme du marquis de Prades qui s'était si noblement racheté et pour lequel, depuis qu'ils avaient fait ensemble le voyage de Morgoff, il avait une très sincère et très ardente sympathie, quand tout à coup, dans le parc, une voix forte s'éleva :

— Madame Clotilde Didier ! criait-on.

Celle-ci releva le rideau, puis, ayant jeté un coup d'œil au dehors, resta toute saisie.

— Le facteur ! dit-elle.

— Une lettre de lui, peut-être ! dit vivement le comte.

— Oui, de lui !... J'en ai le pressentiment ! ajouta Yvonne.

Déjà la petite Suzanne venait de s'élaner dans le parc, déjà elle prenait la large enveloppe blanche que le facteur lui tendait.

— Pour votre maman, mademoiselle ! dit celui-ci, brave homme à figure franche et joviale. Oh ! une lettre qui vient de loin !

Et, quelques secondes après, la petite Suzanne reparaisait de plus en plus radieuse.

— Lis !... lis vite, maman ! s'écria-t-elle.

Clotilde n'avait eu qu'à jeter un coup d'œil sur la suscription pour devenir toute pâle de joie.

— Oui, de lui !... c'est de lui ! dit-elle en déchirant rapidement l'enveloppe.

Et comme, par discrétion, M. de Belleruche et Yvonne allaient se retirer :

— Non, non, je vous en prie, restez... écoutez ! fit-elle en les arrêtant d'un geste. Est-ce que je puis avoir des secrets pour vous ?

Puis, la lettre dépliée et l'épaule appuyée contre la fenêtre, elle se mit à lire, la voix toute sourde, toute tremblante, tant elle était émue, cette lettre datée d'un pays si lointain qu'elle n'en avait jamais entendu parler... cette lettre si touchante et empreinte d'une si profonde tendresse que jamais le comte de Guérande n'aurait pu croire que c'était son ancien ami et son ancien complice, que c'était ce marquis de Prades qui avait été avec lui l'un des plus cyniques viveurs de Paris, qui l'avait écrit :

" Chère Clotilde,

" Chère Suzanne,

" Depuis que j'ai quitté Fontenay-sous-Bois, depuis que j'ai quitté la France, depuis que je me suis exilé si loin de vous, jamais je n'ai vécu un seul jour sans évoquer votre souvenir, sans voir se dresser devant mes yeux vos douces images...

" Le jour, quand je chemine à travers des plaines immenses, de vrais déserts de sable et sous un soleil de feu, c'est encore votre pensée qui me suit, qui me reconforte, qui m'encourage...

" La nuit, quand, sans dormir, je rêve sous le ciel étoilé, n'entendant d'autres bruits dans les profondes solitudes que les rugissements des bêtes fauves, c'est encore vous que je crois voir, c'est encore vous que je vois penchées sur moi comme mes deux anges gardiens.

" Ah ! certes, depuis que ma conscience s'est enfin réveillée et que je suis devenu un autre homme, c'est-à-dire un honnête homme, je savais bien combien je vous aimais, combien je vous adorais toutes deux, mais cependant j'ignorais encore quelle place immense vous teniez dans mon cœur, vous teniez dans ma vie...

" Mais c'est maintenant... maintenant que je suis si loin de vous, maintenant que tant de lieues nous séparent que je sens toute la force de mon amitié, toute la profondeur de mon amour !

" Aussi — car je veux vous faire ma confession toute entière et que vous connaissiez toutes mes pensées — aussi, dans les premiers temps de mon départ, dans les premiers temps qui ont suivi notre séparation, m'est-il arrivé plus d'une fois d'avoir la nostalgie de la patrie, d'avoir comme un regret de la détermination que j'avais prise.

" Je me disais alors, le cœur étroit par une immense tristesse :

" Pourquoi t'es-tu séparé de Clotilde quand elle t'avait donné son pardon et rendu sa tendresse ?

" Pourquoi t'es-tu enfai si loin de ton enfant, de ta petite Suzanne, quand, elle aussi, qui avait tant souffert par toi, avait oublié le passé... quand, elle aussi, qui t'aimait, te suppliait de rester et de ne pas te condamner à un si lointain et peut-être si périlleux exil ?

" Comme ta vie serait douce auprès d'elles !

" Que de beaux jours perdus !... Que de joies retardées !... Que de bonheurs que tu devras attendre encore !...

" Puis, d'autres fois, c'était, à travers notre marche dans ces pays inconnus, comme une lâcheté soudaine qui me prenait, m'envahissait...

" Oui, moi qui me crois brave, je me surprénais à trembler, à avoir peur !

" Oui, plein d'appréhensions, je me demandais si je n'allais pas avoir le même sort que tant d'autres partis avant moi, si je n'allais pas à mon tour tomber victime de quelque trahison, de quelque piège ou de quelque embûche...

" Et ce qui me donnait cette pensée-là... ce qui rendait cette peur plus atroce, c'était de me dire que peut-être, je ne vous reverrais plus... plus jamais... que c'était bien peut-être un dernier baiser que je vous avais donné... un éternel adieu que je vous avais dit, et que je ne connaîtrais jamais le bonheur que je m'étais promis... le bonheur dont j'avais voulu me rendre digne...

" Mais je dois ajouter aussi que cette lâcheté durait peu, et que je redevais vite l'homme énergique et fort qu'il faut que je sois... l'homme énergique et fort que je veux être...

" Mais il faut que je m'arrête ici, car l'heure de la sieste est passée...

" Les hommes qui composent ma petite troupe, et qui dormaient autour de moi, viennent de s'éveiller...

" Déjà on m'amène ma monture, les bêtes sont chargées, les porteurs sont prêts, et notre caravane va se remettre en marche.

" En avant donc ! puisque chaque pas que je fais me rapproche du but que je dois atteindre, c'est-à-dire me rapproche de vous, mes deux bien-aimées !

" Oui, en avant ! jusqu'au jour où, sans remords et sans arrière-pensée je pourrai vous ouvrir mes bras et vous serrer contre mon cœur !

" Oui, en avant ! jusqu'au jour qui sera le plus beau et le plus

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

Incomparables contre les | Femmes Malades et Fai-
[affections nerveuses] | ... bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles